

vante de l'avenir qui me saisissait, car je te le répète encore, je sens bien que je ne pourrais vivre sans toi, que je ne pourrais être heureux qu'avec toi...

— Enfin, que te dirais-je !

— Un dernier malheur, le plus affreux de tous, vint encore t'accabler, te foudroyer...

— Ta pauvre sœur mourut, te laissant seul au monde....

— Et alors je te vis si désespéré que je ne vécus plus que dans l'angoisse....

— Un moment de folie, et peut-être allais-tu mourir aussi... mourir à ton tour!....

— Oh! non, tu ne sauras jamais jusqu'à quel point cette pensée-là m'effrayait, me torturait!....

— Le jour, la nuit, elle me poursuivait, me hantait, me rendait toute pâle, toute frissonnante....

— Je ne pouvais fermer les yeux sans avoir les cauchemars les plus horribles, sans te voir mort aussi... mort pour aller rejoindre ceux à qui tu n'avais plus la force de survivre....

— Et alors dans quelles transes, dans quelle fièvre, dans quelle anxiété j'entraînais mon oncle au château!... comme j'appréhendais d'y entrer!... comme je me sentais pâlir quand je voyais Laurent venir à nous... Laurent dont j'épiais avec effroi le visage... Laurent qui allait peut-être nous apprendre quelque fatale nouvelle!

— Et quand enfin je te revoyais, quand enfin je me retrouvais en face de toi, ton désespoir était toujours si grand et tu semblais si loin de tout qu'un frisson me traversait le cœur, car j'étais bien obligée de comprendre que c'était en vain que je pensais à toi... que c'était en vain que j'aurais voulu me bercer encore de mes illusions, me bercer encore de mes chimères....

— Il ne t'aimera jamais!... Il est perdu pour toi!" me disais-je, étouffée par les sanglots.

— Et ton départ du château... ton départ de Chaverny d'où l'on te chassait, fut pour moi le dernier coup, le plus terrible....

— Car jusqu'alors j'avais pu du moins te voir... et te voir, c'était encore ma joie, c'était encore, malgré tout, un espoir....

— Mais maintenant que tu étais ici... maintenant que tu étais chez le duc de Ryon, c'était comme si à tout jamais j'avais été séparée de toi....

— Oh! je savais bien que c'était là une idée folle, insensée!... Oh! je savais bien que la maison de M. de Ryon nous serait toujours ouverte comme nous l'avait été autrefois la maison de ton père... mais il n'en était pas moins vrai que nous allions vivre désormais beaucoup plus éloignés l'un de l'autre et que, par conséquent, nous n'aurions plus d'aussi fréquentes occasions de nous retrouver ensemble; mais il n'en était pas moins vrai encore que nous nous reverrions ici, dans cette maison qui ne nous rappelait aucun souvenir, il y aurait forcément entre nous beaucoup moins d'abandon, beaucoup moins d'amitié...

— Nous serions ici comme deux amis qui se revoient en quelque sorte en pays étranger... comme deux amis qui ne se retrouvent plus en face l'un de l'autre ce qu'ils étaient autrefois, parce que rien de ce qui les torture ne leur rappelle le passé...

— Et alors, mon cher André, comment te faire comprendre ce que je ne pourrais m'expliquer à moi-même... comment te faire comprendre avec des mots, avec des paroles, quel vide immense se fit dans mon cœur et quelle nuit profonde, quelle nuit noire se fit aussi en moi?...

— Il n'y a pas bien longtemps de cela, n'est-ce pas? quelques jours seulement... quelques jours à peine... eh bien! cependant, pendant ces quelques jours, j'ai si cruellement et si atrocement souffert qu'il me semble que ma souffrance a duré des mois, que dis-je? des années!...

— Oh! si tu m'avais vue, je t'aurais fait pitié comme je faisais pitié à tous ceux qui m'approchaient... comme je me faisais pitié à moi-même!...

— Oh! oui, pitié!... Oui, je ne pouvais plus voir une glace me renvoyer mon image sans demeurer toute saisie et sans me demander si c'était bien moi que j'avais sous les yeux, si c'était bien moi que je voyais si pâle, avec des yeux pleins d'une fièvre si ardente...

— Et comment passaient les heures, comment coulaient les jours, il me serait également impossible de te le dire, car je ne vivais plus, car le temps pour moi n'existait plus...

— Dès le matin, je courais m'enfoncer dans le parc où je restais souvent jusqu'à la nuit, n'ayant pas une autre pensée que la tienne...

— D'autres fois aussi, c'était dans ma chambre que je m'enfermais, que je me cachais pour être encore plus libre de penser à toi...

— Enfin, puisque je veux tout te dire, pourquoi ne te l'avouerais-je pas?

— Il y avait des moments aussi où, à force de penser à toi... où, à force de revivre tous les souvenirs qui nous liaient l'un à l'autre, je voyais se dresser devant mes yeux le spectre de mon amie... le fantôme de ta sœur...

— Et alors je l'enviais...

— Renée, tais-toi!... tais-toi! s'écria André en serrant convulsivement les mains de la jeune fille.

— Et alors j'aurais voulu être morte aussi... morte et couchée là-bas, dans le vieux tombeau des marquis de Cerninge...

— Tais-toi, Renée... tais-toi, je t'en supplie!

— Et alors, prise soudain d'un désespoir plus terrible, d'un désespoir contre lequel je ne pouvais me défendre, je lui tendais les bras, je l'appelais, je lui criais: "Viens, Blanche... viens, emporte-moi!..."

— Mais à peine André l'avait-il laissée achever:

— Mourir! s'écria-t-il en l'étreignant de toutes ses forces contre sa poitrine. Tu parles de mourir quand je t'aime!... Tu parles de mourir quand nous devrions être tout à la joie et tout à l'ivresse de notre amour!... Tu parles de mourir quand je sens mon cœur, que je croyais mort, revivre enfin avec toutes les forces, avec toutes les énergies de la jeunesse!... Tu parles de mourir quand déjà j'oublie tout ce que le passé a eu pour moi de sombre, de douloureux et de tragique... et quand, grâce à ton amour qui m'aurait sauvé, je crois encore en l'avenir et au bonheur... et quand, grâce à ton amour que je bénis, moi le désespéré, je me sens ivre d'espérance!...

— Mais, à son tour, elle venait très vivement de l'interrompre:

— Oh! tu ne m'as pas comprise! dit-elle. Oh! non, je ne voudrais plus mourir maintenant que je te sais tout à moi comme je suis toute à toi!...

— Oh! oui, tout à toi!... tout à toi pour toujours, s'écria-t-il encore.

— Mais c'était autrefois que j'avais ces pensées-là... c'était quand je me croyais condamnée à vivre toujours sans toi...

— Mais dès que j'ai appris ce qui avait été convenu entre mon oncle et M. de Ryon, c'est-à-dire dès que j'ai su que nous allions venir passer quelques jours ici... quelques jours pendant lesquels je te verrais à chaque instant... pendant lesquels nous pourrions faire encore de longues promenades ensemble comme nous en avons fait à Chaverny... oh! tout de suite — chose étrange! — j'ai eu le secret espoir, l'invincible pressentiment que ce n'était pas en vain que nous allions nous revoir et que cette minute que j'avais tant attendue... cette minute qui devait être la plus heureuse de ma vie... la minute où j'allais avoir la joie suprême de t'entendre à ton tour m'avouer ton amour, allait venir, allait enfin sonner!

— Et tu vois, ajouta-t-elle avec un adorable sourire et le front de plus en plus radieux, tu vois que je ne me suis pas trompée puisque tu viens de me dire ce mot qui m'ouvre les portes du ciel... puisque tu viens de me dire: "Blanche, je t'aime!"

— Oui, je t'aime!... oui, je t'aime! dit-il, la voix profonde, en lui mettant lentement au front un chaste baiser de fiancé... Oui, sur ceux que j'ai tant pleurés et qui t'aimaient tant aussi... oui, sur leur mémoire sacrée, je te le redis et te le jure encore: Blanche, à toi tout mon dévouement, toute ma tendresse, tout mon amour!...

— Oh! André!... André!" murmura-t-elle, toute frissonnante de bonheur.

— Et dans une nouvelle étreinte, ils venaient encore de se serrer étroitement l'un contre l'autre.

— Une si grande émotion emplissait leur âme qu'ils ne trouvaient plus rien à se dire.

— Et ils restaient ainsi se regardant, se contemplant, se souriant... et faisant, sans se le dire, le même songe d'avenir resplendissant...

— De temps à autre seulement, tandis que leurs mains s'étreignaient avec plus de force encore, un mot leur échappait tout bas... si bas qu'il n'était qu'un murmure:

— Renée!

— André!

— Je t'aime!

— Je t'adore!"

— Et ils demeuraient toujours plongés dans une telle extase, dans un tel oubli de tout, qu'ils ne s'apercevaient même plus des heures qui passaient, du temps qui s'écoulait...

— Mais, soudain, un grand bruit de cloche les réveilla, les rappela brusquement à la réalité.

— C'était midi...

— C'était l'heure où le duc de Ryon et le marquis de Cerninge les attendaient pour se mettre à table.

— Alors, se levant lentement et comme à regret, ils reprirent, toujours la main dans la main et marchant à très petits pas, le chemin du château...

— Trois semaines encore s'écoulèrent... trois semaines pendant lesquelles les deux jeunes gens, qui étaient maintenant officiellement fiancés, ne se quittèrent pas une seule minute... trois semaines pendant lesquelles, transfigurée par le bonheur, Renée, déjà si belle, semblait chaque jour devenir plus belle encore...

— Pais, un matin, comme le marquis de Cerninge parcourait ses journaux dans sa chambre, soudain la porte s'ouvrit toute grande et le duc, qui tenait une lettre à la main, entra en coup de vent, tout ému, tout effaré.

— A sa vue, l'oncle de Renée avait tressailli de surprise.